

II.

LA GRANDE CITÉ.

C'était une fois un roi et une reine ; ils n'avaient qu'un fils. Dans le pays il y avait une cité, tous ceux qui allaient la visiter n'en revenaient jamais. Un jour le fils du roi dit à son père et à sa mère qu'il voulait la visiter. Alors le père et la mère s'y opposèrent, ne voulaient pas, disant qu'il n'en reviendrait jamais non plus, comme tout le monde, comme tous ceux qui y avaient été. Malgré le conseil de ses parents, il est parti. Alors il frappe à la porte de la cité. Une jeune fille vient lui ouvrir la porte. Elle lui dit :

« O prince, qu'êtes-vous venu faire ici ? Vous n'en sortirez jamais. »

Alors elle le présenta à sa mère. La mère lui dit :

« Vous tenez à voir la cité ? Rappelez-vous de ce que je vous dis. Vous allez faire trois choses. Si vous ne faites pas ces choses-là, vous mourrez comme tous ceux qui ont entré. »

Elle lui dit : « Suivez-moi ! »

Elle le mène dans une grande forêt. Elle lui donne une serpe toute rouillée. Qu'elle dit :

« Vous voyez toute cette forêt, il faut qu'elle soit tout abattue ce soir et mise en fagots ! »

Alors elle s'en retourne à la maison. Elle le laisse seul. Il essaie de couper ses fagots ; mais il ne pouvait pas avec son maclin tout rouillé. A midi il n'avait encore rien fait. Il dit : Je suis perdu !

La jeune fille qui lui avait ouvert la porte, vient lui apporter la coupe. Elle lui dit :

« O prince, mais vous n'avez rien fait ; vous êtes perdu ! »

Alors elle lui dit : « Hé bien, si vous voulez me promettre de m'épouser, je vais vous sauver ! »

Qu'elle dit : « J'ai volé le secret de ma mère ; ma mère est une fée. Je puis tout faire pour vous. »

La peur lui fit dire que oui, qu'il l'épouserait.

Alors elle lui dit : « Fermez les yeux ! »

Elle tire une baguette, frappe la terre, et toute la forêt tombe en fagots.

La mère arrive, le soir, pour voir s'il avait travaillé. Alors quand elle voit la forêt abattue, elle est tout étonnée. Elle dit :

« Ah ! ah ! J'ai affaire à plus fin que moi. Comment que je ferai pour le prendre ? »

Le lendemain, elle le mène à une grande, grande rivière. Elle lui dit :

« Vous voyez cette rivière ; il faut que ce soir elle soit tarie, et qu'elle tienne toute dans cette coque de noix. »

Une coque de noix qu'elle lui donne.

Alors il essayait toujours avec sa coque de noix, mais c'est comme s'il n'avait rien fait. La mère se méfiait de sa fille, envoie une autre de ses filles lui porter à manger. Quand il voit cette fille arriver, il dit : Je suis perdu, ce n'est plus la même. Enfin il dit : Il faut que j'agisse de ruse, que je fasse croire que je ne suis pas triste, puisque l'autre a promis de me sauver.

L'autre lui dit : « Comment, prince, vous n'avez encore rien fait, et il est midi ! »

Alors il lui répond :

« Oh, j'ai bien le temps. L'ouvrage sera fait. »

Il était trois heures, il n'avait pas encore vu arriver l'autre ; il s'ennuyait très fort ; sa rivière ne se tarissait pas. Enfin, comme il se désolait, elle arrive. Elle lui dit :

« Prince, tenez-vous toujours votre promesse ? Je vais vous dire une chose. Ma mère se méfie de moi et croit que c'est moi qui fais votre ouvrage. Elle ne veut pas vous tuer ; elle veut vous épouser. Maintenant, ce soir, il y aura un grand dîner en votre honneur : Ecoutez bien ce que je vous dis ; au dessert, il y aura trois poires : une grosse, une moyenne et une chope, (blette). Si vous prenez la grosse, c'est pour épouser ma mère ; si vous prenez la moyenne, c'est pour ma sœur, et la chope est pour moi. Maintenant que je vous ai raconté ces choses, je m'en vais vous tarir votre rivière. »

Elle a frappé de sa baguette la rivière, et elle a été tarie ; elle tenait dans la coque de noix. Elle s'est sauvée, crainte que sa mère la voie avec lui.

La mère est arrivée. Voyant l'ouvrage fait, elle était tout étonnée. Elle lui dit :

« Prince, comme vous êtes si habile, je donne un grand dîner, ce soir, en votre honneur. »

Alors, au dessert on lui présente un plat de poires. Il prend la poire chope ; la mère en fureur lui dit :

« Mais, prince, prenez donc cette belle ? »

Il dit : « Oh non, j'aime mieux celle-là ! »

Alors on lui montre sa chambre, il va se coucher. Il n'était pas sitôt entré qu'il entend frapper à sa porte. C'était la jeune fille, qui l'avait sauvé, qui lui dit :

« Il faut partir tous les deux, car ma mère est en colère contre moi, et, bien sûr qu'elle va nous tuer, si nous ne parlons pas. Moi, j'ai toutes les clefs et je vous ferai sortir. »

Alors il était bien ennuyé avec cette jeune fille, de l'emmenner, il ne savait pas comment faire. Enfin il dit : puisqu'elle m'a sauvé la vie, il faut tout de même que je l'épouse. Comme ils étaient en chemin tous les deux, la jeune fille regardait toujours derrière elle, si sa mère les poursuivait. Elle la voit arriver avec de grandes bottes de sept lieues. Elle lui dit :

« Voilà ma mère qui nous poursuit. Nous sommes perdus. »

Elle dit : « Attendez, je vais la tromper. Je m'en vas vous déguiser en maison ; vous allez être l'auberge, et moi l'aubergiste. »

Elle était sur le bas de sa porte, et la mère lui dit :

« Avez-vous vu passer un monsieur et une dame par ici ! »

Alors elle lui dit : « Oh oui ! ils sont bien loin. Vous ne les rattraperez pas ! »

Quand elle a vu ça, elle s'est en allée, et puis eux ont poursuivi leur chemin. Il est arrivé au royaume de son père. Ses parents, le croyant mort, ont été tout étonnés quand ils l'ont vu arriver. Il a raconté son histoire à ses parents, ce qui lui était arrivé dans la cité, et la jeune fille a été remerciée des parents et reçue princesse.

Conté par Joséphine Maurel qui l'a appris de son grand-père, Joseph Hubert, 78 ans. Bonnétable (Sarthe).

III

PARSILLETTE.

C'était un monsieur et une dame. Il y avait longtemps qu'ils étaient mariés, ils n'avaient pas d'enfant et ils en désiraient beaucoup : ils avaient bien du chagrin de ne pas en avoir.